

**La ronde de Genève**  
**Chapitre 5 : Un entrepreneur de loisirs**  
Par Fabrice Hatem

En tant que danseuse, Anna se sentait de plus en plus frustrée. Le but inavoué qu'elle recherchait, à travers la pratique du tango, c'était en effet de faire de son corps un objet de désir masculin, afin d'établir un empire sensuel sur les hommes. Mais Il ne suffisait pas pour cela de s'habiller de manière affriolante, puis de multiplier dans la danse les attitudes félines ou les adornos langoureux. En fait, elle se rendait compte qu'elle ne parvenait à créer ce climat érotique que de manière très inégale selon les cavaliers dans les bras desquels elle évoluait. Car, pour pouvoir devenir vraiment la danseuse très désirable qu'elle rêvait d'être, elle avait besoin du soutien et de la complicité d'un partenaire capable de la mettre en valeur. Or, pendant trop longtemps, elle s'était trompée sur la fonction de celui-ci : elle s'était imaginé qu'il était avant tout son principal spectateur, l'objet presque passif de ses entreprises de séduction féminine, et que son rôle à elle consistait simplement à attiser le désir de cet homme pendant les quelques minutes que durait leur danse.

Cette vision des choses était à la fois très juste et très incomplète.

Elle était très juste, car Anna avait ainsi saisi le sens profond du tango - et sans doute de toute danse de couple -, qui est avant tout une parade de séduction mutuelle : l'homme et la femme cherchent à provoquer le désir de l'autre et à exprimer le leur en retour. Ils se jaugent, se provoquent, se rapprochent, s'éloignent à nouveau, jusqu'à une apothéose finale en forme de fusion amoureuse. En jouant à plein le jeu de la séduction, en magnifiant le contenu érotique de la danse, Anna posait donc correctement les bases d'une interprétation vivante, agréable à pratiquer comme à regarder.

Mais elle avait aussi tort de négliger une autre dimension fondamentale de la danse : celle de la réciprocité et du dialogue. En concevant son propre tango comme un acte à sens unique, exclusivement destiné à attiser le désir de l'homme, elle négligeait le rôle de celui-ci comme partenaire, comme guide et comme sujet capable lui aussi d'initiatives. Or, elle se rendait compte trop souvent que dans des bras inexpérimentés, au guidage inconsistant ou au contraire trop directif, elle ne parvenait absolument pas à exprimer sa sensualité féminine comme elle l'aurait souhaité. Pour y parvenir, elle avait besoin que l'homme l'aide et la soutienne par un guidage ferme et inventif, tout en lui ouvrant des espaces de liberté expressive. Elle avait aussi besoin, ce qui n'était pas toujours le cas, qu'il la regarde, lui porte attention, manifeste son désir et son approbation à ses efforts. Enfin, elle se rendit peu à peu compte qu'elle-même n'était pas suffisamment à l'écoute de son partenaire, trop centrée sur sa propre recherche expressive, pas suffisamment prête à s'engager avec lui dans un dialogue dansé.

Mais où trouver cette perle rare, suffisamment bon techniquement pour la mettre en confiance, suffisamment inventif pour la mettre en valeur, suffisamment expressif pour constituer avec elle un véritable duo, suffisamment à l'écoute pour engager avec elle un dialogue dansé ? On ne la trouvait pas, en tous cas, dans les cours pour débutants avancés qu'elle fréquentait, où des messieurs d'âge respectable, n'ayant jamais dansé auparavant, étaient trop empêtrés dans des problèmes d'équilibre, de posture et de coordination corporelle pour faire autre chose que répéter mécaniquement et sans grâce quelques figures apprises par cœur. Elle ne la trouvait même pas tout à fait chez son cher ami Yves, qui lui avait beaucoup appris sur le tango, mais qui avait à son goût une approche trop technique et cérébrale, et insuffisamment sensuelle et festive, de cette danse.

Ces pensées s'agitaient dans son esprit tandis qu'elle se dirigeait, en ce beau soir d'août, vers Annecy et son « Petit bal perdu ». Tous les week-ends d'été, on dansait sur cette piste en plein air installée sous les belles frondaisons du jardin de l'Europe, non loin de l'endroit les eaux transparentes du lac se déversent dans le canal du Thiou. Il y avait là une petite guinguette où l'on pouvait se désaltérer, quelques musiciens qui venaient de temps à autres animer le bal, et de jolis lampions multicolores qui égayaient la nuit. C'était simple, gai et amical.

Quand Anna arriva, la milonga battait déjà son plein. La chaleur estivale était tempérée par la fraîcheur du lac tout proche. A neuf heures du soir, la température avait opportunément déjà baissé de quelques degrés, mais le jour tardif permettait de savourer toute la beauté du paysage. Elle salua quelques amis, s'assit sur une chaise au bord la piste de parquet flottant et commença à délayer ses souliers pour chausser ses nouveaux escarpins : de jolies chaussures à talons aiguilles très ajourés, couleur rouge sang, avec de fines broderies dorées. Elle en avait fait l'acquisition deux jours plus tôt et était impatiente d'en tester l'effet sur les participants mâles de la milonga.

Encore fallait-il pour cela qu'elle puisse danser dans les bras d'un bon partenaire, à la fois sur de lui et désireux de la mettre en valeur, et pas dans ceux d'une débutant maladroit ou d'un pseudo-danseur confirmé qui l'agacerait de ses conseils superflus. C'est pourquoi elle évita soigneusement les regards d'invitation de quelques tangueros dont elle savait par expérience qu'ils ne pourraient lui offrir que de nouvelles frustrations.

Fort heureusement, Pedro se dirigea bientôt vers elle d'un pas assuré, le visage souriant, tendant sa main d'un geste courtois pour l'inviter. Elle n'avait jamais encore dansé avec lui, mais cette perspective la tentait beaucoup. Bien sûr parce que c'était un bel homme, avec son mètre 80, ses épaules larges, sa gueule de *latin lover* un peu burinée par les années, sa belle chevelure noire à la raie impeccable. C'était aussi un danseur agréable à regarder, avec ses gestes élégants et sa maîtrise presque magique de certaines figures et postures complexes, qui semblaient n'appartenir qu'à lui. Mais la principale raison pour laquelle elle voulait danser avec lui, c'est que, dans ses bras, toutes les femmes, y compris les plus craintives ou les plus revêches, semblaient s'épanouir, commençant au bout de seulement quelques pas, à sourire puis à rire, interprétant soudain une danse plus libre, plus inventive, plus séduisante.

Elle se laissa donc volontiers entraîner sur la piste. Tout de suite, elle se sentit bien. Elle avait l'impression de danser comme une reine, d'être capable de réaliser des figures dont jusque-là elle ignorait jusqu'à l'existence. Et surtout, surtout, elle était parvenue à exprimer, comme jamais elle n'était encore parvenue à la faire jusque-là, toute la sensualité provocante, excitante, dont elle rêvait de faire preuve dans sa danse... et en plus Pedro semblait la regarder, l'approuver avec un grand sourire, exprimer de mille façons son désir pour elle, l'encourageant à le provoquer encore davantage. C'était pour elle l'accomplissement du rêve d'érotisme subtil qu'elle caressait depuis qu'elle avait commencé à danser le tango. Et, en se rasant, heureuse, comblée, elle remarqua aussi que beaucoup de regards masculins, emplis de désir, se dirigeaient vers elle...

Pendant la soirée qui suivit, elle n'eut pas beaucoup le temps de réfléchir à ce qui venait de lui arriver, tant étaient nombreux les hommes, parmi les meilleurs danseurs, qui se pressèrent autour d'elle, pour l'inviter à danser. Dix fois, quinze fois, elle eut ainsi le plaisir, au cours de cette soirée, d'attiser le désir

de ses partenaires mâles. Et c'est donc seulement sur le chemin du retour, enfin seule quoique sentant toujours sur son corps frissonnant l'empreinte des étreintes masculines et l'odeur excitante de leur sueur, qu'elle eut enfin le loisir de réfléchir à ce qui lui était arrivé.

Elle avait, pour la première fois de sa vie, eu pour partenaire un bon danseur. Mais entendons-nous : un « bon » danseur, ce n'est pas, ou pas seulement, quelqu'un qui multiplie les figures spectaculaires, en attirant vers lui tous les regards au détriment parfois de sa partenaire féminine. C'est au contraire quelqu'un qui est tout d'abord pénétré de la conscience de faire couple avec celle-ci, et qui sait que la beauté de leur danse ne résultera pas de ses seules qualités individuelles, mais de l'harmonie du couple, à la fois entre les partenaires et dans leur relation avec la musique. C'est donc d'abord quelqu'un qui écoute (la musique, les désirs de sa partenaire...) et observe (l'espace, les couples voisins...) pour en déduire des propositions d'interprétation susceptibles de créer cette harmonie.

Il ne faut pas se méprendre à ce sujet sur la signification du terme « guidage ». Car guider sa partenaire, ce n'est pas lui donner des ordres comme dans une relation hiérarchique : c'est plutôt lui ouvrir un éventail de possibilités d'expression permettant, à un moment donné, de concilier harmonieusement les différentes contraintes et opportunités auxquelles le couple est confronté (espace, musique, nature des sentiments entre les partenaires, etc.) afin de parvenir à une danse gratifiante pour le couple et belle pour le public.

Le rôle de la femme est alors double : d'une part, elle doit choisir, dans l'éventail restreint des possibilités expressives qui lui sont ouvertes, à un moment donné, par son partenaire, celle qui lui paraît la plus judicieuse pour la réaliser avec grâce. Et d'autre part, elle doit, par mille moyens subliminaux, inspirer à son tour son partenaire, « guider son guidage » vers les gammes de solutions désirées par elle. A la limite, on pourrait dire que le guidage se fait en fait à deux, la femme « suggérant des suggestions » et ensuite effectuant les choix finals d'interprétation. Quant à l'homme, son rôle de « guideur » consiste en fait à réduire par un tri judicieux l'infini des possibles à une petite poignée de propositions souhaitées par la femme et à donner à celle-ci l'appui ferme qui lui permet de les réaliser. Comme le disait le défunt maestro Victor Convalia dans le langage de son époque et de sa culture, « l'homme est le peintre et la femme est le pinceau ».

On pourrait aussi, pour définir ce qu'est un bon danseur, filer la métaphore de la maison à trois niveaux : le premier niveau - les fondations, en quelque sorte - c'est celui de la maîtrise technique, rythmique et corporelle sans laquelle rien n'est possible ; le second niveau, c'est celui dont nous venons de parler, c'est-à-dire du guidage masculin comme l'offre faite à chaque instant à la femme, en fonction des contraintes et des opportunités du moment, d'un éventail de possibilité expressives dont elle pourra s'emparer. Enfin, le troisième niveau, c'est celui de la communication visuelle et corporelle, consistant à dire à la personne que l'on tient dans ses bras, par son regard comme par ses attitudes : « je suis bien avec toi, tu es belle comme une princesse, tu dances de manière très sensuelle et excitante, je te désire... » (Et aussi : "qu'est-ce qu'on se marre, tous les deux!! ").

Et tout cela, Pedro l'avait offert ce soir à Anna, beaucoup mieux qu'aucun autre danseur avant lui...

Elle décida alors d'en faire son partenaire.

Le problème, c'est que Pedro avait déjà une partenaire attirée, Hélène, qui formait avec lui l'un des couples de danse les plus anciens de Genève, l'avait aidé à populariser le tango dans la ville, et l'assistait pendant ses cours. Une excellente danseuse, une femme passionnée, sans doute très attachée Pedro, et, qui, certainement, n'allait pas se laisser faire... La lutte s'annonçait donc rude...

Mais, avant de décrire cet affrontement féminin, peut-être pourrais-je vous parler un peu de ce Pedro et des chemins de traverse qui l'avaient conduit à la passion du tango...

Pedro était le fils cadet d'une famille espagnole venue s'installer à Genève dans les années 1960 pour y occuper des emplois d'ouvriers du bâtiment ou de personnel de maison. Il avait assez bien réussi, très jeune, dans le commerce informatique, montant au cours des années 1980 une petite chaîne de magasins discount d'ordinateurs et d'imprimantes à prix cassés, qu'il allait directement acheter, d'abord à Taiwan, puis directement, en Chine. Il se déplaçait aussi beaucoup en France pour y développer son réseau. Et un jour, vers le milieu des années 1980, il avait assisté à Paris à un spectacle de tango qui avait bouleversé sa vie. Il avait alors entrepris, avec passion, d'apprendre cette danse.

Mais comment faire, alors qu'à l'époque l'enseignement était presque inexistant en Suisse et tout particulièrement à Genève ? Paris était alors la capitale incontestée de la renaissance du tango en Europe. Pedro prit donc l'habitude, deux ou trois fois par mois, de s'y rendre - d'abord en avion, bientôt en TGV - pour prendre des cours de Tango au Trottoirs de Buenos-Aires, alors célèbre épice de la culture argentine en France, situé rue des Lombards, près du Chatelet. Il y suivit alors les enseignements précurseurs de Jorge et Gisela, puis de Carmen et Victor.

A l'époque, le Tango n'était pas devenu comme aujourd'hui un quasi-loisir de masse, avec ses écoles, ses festivals et ses associations implantées dans la moindre bourgade. C'était encore une culture exotique, confidentielle, goûtée par un cercle restreint de connaisseurs. A Paris, les Trottoirs de Buenos Aires, fondés par un groupe d'artistes argentins en exil, contribuèrent de manière décisive à sa diffusion, devenant au cours des années 1980 un lieu très à la mode où se croisaient les mondes du spectacle, de la culture et de la politique : Pierre Richard, Jack Lang, Guy Marchand figuraient parmi ses habitués... A combien de concerts de Suzanna Rinaldi, d'Horacio Salgan ou du jeune Juan José Mosalini assista-il ? Et quel émerveillement ce fut pour lui de mêler aux artistes de la revue *Tango Argentino* lorsqu'ils venaient terminer leur soirée aux Trottoirs après le spectacle !! Il y avait Pablo Veron, Eduardo et Gloria Arquimbau, les Dinzels... Ils étaient là, en chair et en os, ces danseurs mythiques, porteurs du renouveau mondial de cette danse, buvant un verre avec lui en toute simplicité...

Ces soirées avaient contribué de manière décisive à forger la vocation de Pedro. C'était décidé : il allait, un peu comme les premiers missionnaires chrétiens, désignés par les apôtres pour accomplir une oeuvre d'évangélisation dans les terres barbares reculées, diffuser le tango argentin en Suisse et tout particulièrement dans sa ville d'origine : Genève.

Il partit donc à la recherche d'un lieu d'enseignement. Il disposait, contrairement à tant d'autres apprentis-professeurs de tango de l'époque – souvent des semi-artistes désargentés – de moyens financiers relativement importants. Il aurait donc facilement pu louer, deux ou trois fois par semaine, les locaux de l'une des écoles de danse de société qui avaient alors pignon sur rue dans la ville, et qui,

sentant monter l'intérêt pour les danses latines, tentaient de tirer parti de ce nouveau marché. Mais il préféra, dieu sait pourquoi, s'installer dans des lieux plus marginaux, à la tonalité un peu « underground » : d'abord un appartement dans un immeuble squatté par des artistes alternatifs du côté du plateau de Champel ; ensuite l'arrière-salle d'un café branché, avec sa clientèle de jeunes rebelles anti-système, dans le quartier des Grottes, derrière la gare Cornavin.

Cette salle avait autrefois été la grange ou l'écurie d'une petite maison de maître, construite un siècle et demi plus tôt dans ce qui était encore à l'époque l'un des faubourgs campagnards de la ville. Elle avait été transformée depuis quelques années en une salle de spectacles underground. Des artistes alternatifs locaux – théâtraux d'avant-garde, chanteurs engagés, orchestres de Jazz-Rock – venaient s'y produire sur une petite scène en bois devant un public confidentiel de jeunes anti-conformistes, qui se tenaient debout ou assis sur des bancs de bois disposés le long des murs décrépits.

On y entrait en traversant une salle bruyante aux allures de taverne, où de jeunes clients au look baba cool poursuivaient entre eux d'interminables conversations, assis devant leur bière, le long de larges tables de cantine en bois brut, aux planches épaisses et mal jointes. Bref, tout signifiait dans ce lieu une volonté de rupture avec le monde des banquiers et des bourgeois de Genève – même si le fond de sa clientèle était constitué des enfants et leurs futurs héritiers de ces derniers.

Le sol était couvert d'un vieux parquet délabré, le lieu était étroit et sans aération, sa forme biscornue de vague trapèze se prêtait mal à la circulation du bal. Mais, sans très bien comprendre lui-même pourquoi, Pedro se sentait bien dans cet endroit. Peut-être tout simplement parce que ce choix constituait le premier signe d'un changement radical dans son mode d'existence. Jusque-là, il avait été un commerçant prospère et installé. Sans encore le savoir lui-même, il se préparait déjà à devenir, dans la seconde partie de sa vie, un professeur de danse et un entrepreneur de loisir dans le domaine encore marginal de la culture latine.

Au début, cette activité ne fut que secondaire pour Pedro : deux cours par semaine, pour une clientèle d'amis, clairsemée et hétérogène : un vieux couple de passionnés de culture argentine, quelques jeunes gauchistes recrutés au passage dans la taverne, une comédienne de théâtre contemporain, un peintre uruguayen à la recherche de ses racines, un artisan-décorateur d'origine catalane qui se souvenait avoir vu ses grands-parents écouter des 78 tours de Carlos Gardel ... Tous personnages au profil sortant certes de l'ordinaire, souvent porteurs d'une approche originale de la culture latine, mais qui ne brillaient pas particulièrement par leurs qualités de danseurs... Ce qui d'ailleurs n'avait pas beaucoup d'importance, car Pedro lui-même ne connaissait à l'époque pas grand-chose à ce qu'il tentait d'enseigner... il n'était même jamais encore allé à Buenos Aires...

Pedro était bien conscient de ces immenses lacunes. Mais pour lui, elles représentaient, non des causes de découragement, mais autant de défis à relever. Il n'avait pas de partenaire pour animer ses cours avec lui ? Il se mit à former pour cela Hélène, une de ses élèves les plus douées, alors infirmière aux hôpitaux universitaires de Genève. Les apprentis-tangueros se plaignaient de ne pouvoir pratiquer en bal ce qu'il leur enseignait ? Il organisa pour eux une petite milonga tous les mois dans sa grange-école. Le cadre juridique de son activité n'était pas clair ? Il fonda une association ayant pour objet social la diffusion des danses latines à Genève. Le nombre de ses élèves était encore trop faible ? Il commença à faire avec sa partenaire de petites démonstrations de tango dans la région afin de drainer une

clientèle supplémentaire. La vieille salle de ses débuts apparaissait de plus en plus inadaptée et inconfortable à mesure que le nombre d'élèves augmentait ? Il trouva un grand espace pouvant servir de salle de cours dans d'anciens hangars de la zone industrielle de Vernier, à quelques kilomètres à l'extérieur de la ville, un endroit où de plus il ne risquait pas d'être dénoncé par des voisins pour tapage nocturne. Sa technique était encore lacunaire ? Pour la perfectionner, il fit le tour des quelques professeurs argentins réputés déjà installés en Europe, tout en participant assidument aux premiers festivals de tango qui commençaient à apparaître à la fin des années 1990 : Praysac en juillet, Sitgès et Tarbes au mois d'août...

Sans bien s'en rendre compte lui-même, il commençait à développer dans le domaine du tango le même activisme qui, dix ou quinze ans plus tôt, avait fait son succès en matière de ventes d'ordinateurs. Il aménageait des lieux, créait des structures juridiques, lançait des opérations publicitaires, inventait de nouveaux concepts commerciaux, faisant des voyages d'affaires, participait à des séminaires.... Mais son but n'était pas de gagner de l'argent, en galvaudant ainsi sa passion pour le 2X4. Son attitude était mi-chemin de celle d'un aficionado sincère, prêt à tous les sacrifices, et d'un entrepreneur naturellement désireux de développer ses affaires. Spontanément, sans presque y réfléchir, il appliquait à sa passion nouvelle tous les réflexes qui lui avaient si bien réussi dans son activité commerciale.

Le tango, cependant, occupait une place de plus en plus grande dans sa vie, y marginalisant peu à peu son ancienne activité professionnelle. Il s'intéressait de moins en moins à ses magasins, laissant la bride sur le cou à ses gérants. Lors même de ses voyages d'affaires aux Etats-Unis ou en Asie, il s'occupait avec moins de passion qu'autrefois de dénicher un fournisseur avantageux, préférant passer ses soirées dans les salles de danse qui commençaient à fleurir à Taipei, à Hong Kong et même bientôt à Shanghai.

Il avait même vécu à cette occasion, victime de sa passion dévorante, l'un des plus grandes honte de sa vie. C'était en 1997, et il était venu dans la métropole chinoise pour rencontrer les fournisseurs de plus en plus nombreux qui s'activaient dans la région. Il savait aussi que quelques petites communautés tangueras commençaient à se former dans la ville, et il était fermement décidé à les rencontrer. Mais à l'époque, internet, avec ses possibilités d'informations immédiates, n'en était qu'à ses balbutiements, et il était arrivé en Chine sans aucune information à ce sujet.

Il se rendit donc, le premier soir de son arrivée, au lobby de l'hôtel pour prendre des informations, mais le personnel ne parlait ni français ni même anglais.

Il chercha donc à se faire comprendre par des moyens non verbaux, en fredonnant une chanson de tango. Incompréhension de ses interlocuteurs.

Il se mit alors à danser tout seul devant eux un tango très évocateur (toujours en chantant la Cumparsita pour s'accompagner). Il utilisa tout son répertoire de quebradas, corte, volcadas et colgadas les plus suggestifs.

Le personnel du lobby, de plus en plus nombreux, l'observait avec attention, avec visiblement le désir de bien comprendre la nature de sa demande pour y accéder (les chinois sont des gens très serviables et désireux de satisfaire le client).

Plein d'espoir, il continua à mimer un tango pendant que le personnel de l'hôtel, responsables et chefs de rangs compris, entraient en conciliabule à son sujet.

Ils discutèrent pendant au moins cinq minutes avec beaucoup d'animation, chacun y allant de sa suggestion.

Finalement, ils se tournèrent vers Pedro, tout sourire, et lui tendirent un papier avec une adresse griffonnée dessus. Ils lui indiquèrent même obligeamment comment s'y rendre.

Fou de joie, il se précipita dans sa chambre, pris ses chaussures de danse, et se rendit à l'adresse indiquée.

Il rentra alors dans un immeuble discret, monta un escalier, sonna, et se retrouva... dans un bordel.

Horrié du malentendu (et davantage mû, à vrai dire, par la peur de perdre sa réputation auprès de ses contacts chinois que par une inhibition morale), il s'enfuit alors pour se réfugier à l'hôtel.

Là, tout le personnel de la réception lui fit des signes en s'inquiétant visiblement de savoir s'il était content, si les choses s'étaient bien passées, etc.

Ils n'ont sans doute jamais compris pourquoi Pedro ne leur répondit rien et fila, la tête basse, vers l'ascenseur.

Sans doute fut-il désormais fiché à vie dans les dossiers de la sécurité d'Etat chinoise comme « homme d'affaire occidental corrompible ».

Mais, en repensant, des années plus tard, à cette mésaventure, il était tout de même fier d'avoir su restituer correctement par sa danse le caractère canaille et voyou du tango des origines !!!

Au gré de ses déplacements professionnels, il dansa ainsi à Tokyo, Taipei, Hong-Kong, Chicago, Houston, Berlin, Barcelone, Marseille... Il était en train de devenir un globe-trotter du 2X4 !!

Mais il se rendait bien compte que son commerce d'ordinateur commençait à décliner. Plus encore que la concurrence croissante des grandes surfaces « discount », c'était la baisse progressive de sa vigilance de patron qui constituait pour son entreprise la menace la plus grave. A mesure que l'oeil du maître se faisait moins acéré, ses adjoints et ses employés prenaient de plus en plus à leur aise, et ses bénéficiaires, autrefois confortables, commençaient à décliner.

Aussi décida-t-il, à la fin des années 1990, de vendre sa petite chaîne de magasins à une grande entreprise de distribution pour se consacrer entièrement à sa nouvelle passion. Il en retira

suffisamment d'argent pour pouvoir vivre sans souci pendant quelques années et investir, le moment venu, dans sa nouvelle activité d'entrepreneur de loisirs.

Sa première décision fut de réaliser un vieux rêve qu'il caressait depuis plusieurs années : passer une année sabbatique à Buenos Aires pour parfaire ses connaissances de danseur et s'initier à la culture argentine qu'il ne connaissait que très superficiellement.

Quelle ville gigantesque que Buenos Aires : une quinzaine de millions d'habitants, soit près de la moitié de la population de l'Argentine !! L'arrivée en avion, puis l'interminable trajet de la navette entre l'aéroport et le centre-ville, lui fit prendre conscience de la dimension gigantesque de cette métropole, avec ses interminables banlieues dortoirs où se succèdent sans fins tours et zones pavillonnaire. Mais, par la suite, sa vie quotidienne resta pour l'essentiel cantonnée, pendant l'année que dura son séjour, au périmètre beaucoup plus réduit de la ville intra-muros, et plus particulièrement des quartiers où le tango se pratique le plus assidûment.

Bien sûr, on danse le tango un peu partout à Buenos-Aires, du nord au sud et de l'est à l'ouest, de Belgrano à Boedo et de Villa Urquiza à La Boca. Il ne faut pas oublier, cependant que la renaissance du tango dansé en Argentine est un fait relativement récent, datant grosso modo de la fin des années 1980 ou plutôt du début des années 1990. Or, cette renaissance s'est accompagnée d'une forte mutation dans son ADN social. Alors qu'au moment de son apogée historique, disons au cours des années 1940, le tango était spontanément pratiqué par toutes les classes sociales, et donc dans tous les quartiers de la métropole, son renouveau dans les années 1990 s'est essentiellement produit dans un milieu de classes moyennes assez éduquées, et sous l'influence de l'engouement nouveau exprimé par les publics étrangers d'Europe et d'Amérique du nord.

En conséquence, la pratique actuelle du tango à Buenos-Aires, mis à part quelques milongas banlieusardes ancrées dans la tradition populaire comme Sunderland, a eu pour épicyclicentres principaux les quartiers fréquentés par cette classe moyenne urbaine, à la quelle viennent s'agréger les flux croissants de touristes aficionados du 2X4 qui se rendent comme en pèlerinage à Buenos-Aires.

Beaucoup de ces lieux sont situés dans le centre historique de la ville. Celui-ci s'étage du nord au sud dans une bande rectangulaire d'environ un kilomètre sur quatre, situé dans sa largeur entre l'avenue de 9 de Julio et les docks de Puerto Madera. La visite en commence nécessairement, vers le nord, au croisement de l'avenue Corrientes avec les rues Florida et Esmeralda. Ce quartier fut l'épicentre du tango de la grande époque, abritant alors les plus célèbres de ses cabarets, et reste aujourd'hui un haut lieu des loisirs nocturnes de la ville. On y trouve de nombreuses milongas, dont plusieurs situées dans des lieux historiques du Tango, comme la Confiteria Ideal ou le théâtre Maipu. A l'époque où Pedro vécut à Buenos Aires, les touristes tangueros n'étaient pas aussi nombreux qu'aujourd'hui, et ils se mélangeaient dans une coexistence assez chaleureuse, faite de curiosité mutuelle, avec les milongeros de la ville.

En descendant encore de quelques blocs vers le sud, on croise l'Avenue de Mayo. C'est là que trône le café Tortoni, au-dessus duquel se trouve une institution précieuse entre toutes pour les aficionados du 2X4 : l'académie nationale du Tango, haut lieu d'activités culturelles et d'enseignement, où sont notamment organisés des cycles de formation très complets sur le 2X4, comprenant des cours

d'histoire, de linguistique, de musicologie de littérature... Combien de matinée Pedro passa-t-il là-bas, en compagnie d'une quinzaine d'autres passionnés –pour la plupart argentins - pour préparer son « baccalauréat de tango », sous la direction de maîtres aussi éminents que José Gobello, Ricardo Ostuni ou Oscar del Priore...

Encore plus au sud, on trouvait encore quelques milongas très authentiques, comme le fameux «Niño bien » dans le mythique quartier de Montserrat, ainsi que quelques lieux fréquentés par la nouvelle génération du « tango nuevo » encore à l'époque en gésine, comme la milonga Cochabamba de Gustavo Naveira le Torquato Sasso ou le Parakultural. Mais c'est également dans cette zone que se trouvaient, de Puerto Madera à La Boca, les principaux lieux du « Tango pour touristes » : grands shows comme ceux des cabarets Señor tango à Barracas et Michelangelo à Puerto Madera, animations de rue à la Piazza Dorego, cafés et restaurants de la Boca...

A l'extérieur de ce centre-ville où il passait une bonne partie de ses journées, Le « Buenos aires tanguero utile » de Pedro poussait également, au-delà de l'avenue 9 de Julio, une longue tentacule le long de l'avenue Corrientes où s'étagaient quelques milongas fréquentés par un public plus local comme la Pavadita. On trouvait également, encore plus loin vers l'ouest, dans les quartiers d'Almagro et de Villa Crespo, de nombreuses milongas au public presque exclusivement argentin, mais aux atmosphères très variées.

Pedro était frappé en effet par la grande diversité des publics qui se pressaient dans ces différents lieux ; public populaire du Sunderland dans la banlieue lointaine, ou plus (petit) bourgeois dans les milongas du centre ; public de touristes, comme au cabaret Señor Tango ou à la piazza Dorrego, ou d'argentins de souche, comme au Viejo Correo ; milongueros conservateurs du salon Caning ou jeunes rénovateurs du Parakultural et de la Viruta, voire marginaux rebelles e la Catedral ; associations de quartier à l'atmosphère décontractée et bon enfant, comme le club Fulgor de Villa Crespo, ou lieux plus confortables et formalistes, comme le club Almagro du le Club del Vino ou le Club del Golf à Palermo Chico ; lieux plutôt tournés vers l'innovation, comme la milonga El Beso de Suzanna Miller ou la pratique de Mingo Pugliese, où se pressaient les jeunes aspirants-tangueros de la nouvelle génération, ou regardant plutôt vers le passé, comme le restaurant-gargotte d'el Chino à Pompeya, où touristes et autochtones communiaient dans l'amour de la chanson tanguera traditionnelle....

Ce que Pedro apprit là-bas sur le tango alla bien au-delà des seules figures de danse : c'est tout l'enracinement du 2X4 dans l'histoire du pays, dans la sensibilité et les modes de vie de ses habitants, dans la topographie de sa ville d'origine, dans la langue qui y est parlée, qu'il parvint, sinon à comprendre totalement, du moins à deviner en partie.

Bien sûr, il prit là-bas beaucoup de cours, avec des professeurs souvent prestigieux, comme Gustavo Naveira, Omar Vega, Rodolfo et Maria Cieri ou Mingo Pugliese. Bien sûr, les pratiques quotidiennes avec ses partenaires argentines lui donnèrent une aisance et une variété nouvelles dans la danse. Bien sûr, les cours de cayengue, valse, tango milonguero, tango de scène ou milonga lui permirent de mieux saisir la diversité des styles dansés. Bien sûr, la fréquentation quotidienne des milongas lui permit d'intégrer et de maîtriser les codes d'invitation, de comportement et de circulation dans le bal.

L'essentiel, pour lui, se trouvait cependant ailleurs : c'était cette immersion dans l'environnement humain et culturel de Buenos-Aires, indispensable, bien plus que n'importe quel cours de danse, pour comprendre l'âme profonde du tango. C'est la démarche altière des femmes, l'assurance virile des hommes dans les rues de Buenos-Aires qui fait saisir, mieux que n'importe quel cours de maintien, le secret de la tanguera. C'est dans la sensualité directe et désinhibée, mais en même temps très contrôlée et codifiée, des relations entre les sexes en Argentine, que réside l'ingrédient principal de l'érotisme tanguero. Et comment comprendre le caractère à la fois dramatique et sensuel de cette danse si l'on ignore les tragédies successives qui ont rythmé l'histoire de l'Argentine depuis sa fondation ? La disparition des noirs, l'émigration, la traite des blanches, les sanglantes périodes de répression politique...

Pedro se livra corps et âme à cette exploration de l'identité argentine au cours de son année de séjour. Il fut rapidement intégré dans une bande d'amis portègne dont il partagea, bien au-delà des seules milongas, l'existence festive et chaleureuse, ponctuée par les rites des asados et du maté. Il parcourut en tous sens et à toute heure la ville de Buenos-Aires, étrange mélange d'urbanisme en damier à l'américaine et d'architecture en partie inspirée du Paris haussmannien. Il s'adapta peu à peu à l'in vraisemblable rythme circadien des milongeros portègnes, expression d'une ville qui aime vivre la nuit ou plutôt qui semble ne jamais vouloir dormir. Les aficionados, en effet, dansaient entre 1 heure et 5 heures du matin, puis allaient travailler presque dans la foulée. Ils faisaient ensuite une sieste en début d'après-midi avant de se remettre au travail, puis dormaient encore quelques heures entre 8 heures et minuit avant de se relever pour se préparer à aller à nouveau danser....

Pendant son séjour, Pedro ne s'intéressa pas seulement au tango. Il apprit aussi plus à fond la langue espagnole, dont ses parents ne lui avaient transmis que quelques rudiments, ce qui lui permit de se pénétrer de l'amertume et de la nostalgie de la poésie tanguera. Il voyagea un peu à l'intérieur du pays, tout particulièrement vers les provinces du nord-ouest, où il découvrit, au-delà de cette création intrinsèquement urbaine qu'est le Tango, un folklore rural d'une magnifique diversité. Il savoura, avec délices, le goût extraordinairement parfumé de cette viande argentine qui semble vous inviter à parcourir en rêve les immenses étendues de la Pampa en fondant littéralement dans votre bouche.

Au bout d'un an, lorsqu'il rentra en Suisse, son baccalauréat de tango en poche, son carnet d'adresses rempli des coordonnées de ses nouveaux amis argentins, la tête pleine de beaux souvenirs et les albums photos bourrés d'images de son séjour, il était devenu l'un des meilleurs spécialistes du 2X4 à Genève. Il estima donc qu'il était légitime pour y développer une véritable activité d'enseignement et de diffusion de cette culture.

Oui, il s'agissait là de culture, et pas seulement de danse. Pedro était un effet un homme à la fois passionné et honnête. A l'abri du besoin du fait de sa réussite d'entrepreneur, il n'éprouvait ni l'envie ni la nécessité, comme tant d'autres, de réduire son activité à celle d'une simple enseignant de danse de loisirs, contraint pour des raisons financières d'en galvauder la richesse pour attirer le plus grand nombre possible d'élèves aux motivations superficielles. Ce qu'il voulait, c'était jouer un rôle missionnaire, en contribuant à faire connaître dans la ville de Calvin cette culture populaire argentine qu'il aimait tant, sous tous ses aspects : tango dansé, mais aussi musique, littérature et poésie, folklore, pourquoi pas gastronomie. Et qu'importait, pensait-il, si cette démarche ambitieuse ne rencontrait un écho que dans la partie la plus passionnée – et forcément minoritaire – du public local : c'étaient ces

gens-là qui l'intéressaient, et il n'avait pas besoin de l'argent des autres, ceux qui n'apprenaient à danser que pour aller draguer une fois par semaine, le samedi soir.

Pedro, cependant, restait un entrepreneur avisé. Il avait trop vu, dans le passé, de petits professeurs désargentés s'épuiser à trouver un lieu pour donner leur cours à un maigre contingent d'élèves pour ne pas comprendre que le premier secret de la réussite dans ce domaine était de disposer d'un lieu permanent qui lui permettrait de fidéliser un public et à partir duquel il pourrait faire rayonner ses activités. Or, il avait des sommes importantes à investir, provenant de ses bénéfices passés et de la vente de son entreprise.

Et justement, une opportunité s'ouvrit à lui quelques jours après son retour. Les murs du Diam's, un night-club de la rue du Rhône, étaient à vendre. Cet établissement était bien connu des noctambules genevois, auxquels il offrait, tout au long de la semaine un éventail très large de soirées dansantes ; rock, salsa, danses africaines, techno... Géré avec compétence et dynamisme par le détenteur du bail, il était presque tous les soirs plein à craquer et offrait une bonne rentabilité qui garantissait la solvabilité de son gérant.

Le Diam's était situé en sol-sol d'une galerie marchande. On y descendait par un petit escalier étroit et raide qui débouchait abruptement sur la cabine du vestiaire. On rentrait, ensuite, par une porte située sur la gauche, dans la salle, un grand espace oblong d'environ 50 mètres sur dix. Du côté de l'entrée, la piste était légèrement surplombée par une petite estrade bordée par une balustrade en bois, où étaient disposées tables, chaises et fauteuils garnis de confortables coussins. Les participants désireux de s'isoler un peu disposaient là d'un lieu intime et tranquille, avec une vue légèrement plongeante sur la piste où, devant les platines du DJ, s'activaient les danseurs. Ceux-ci pouvaient, à leur choix, rester sur cette partie de la salle, la plus fréquentée et la plus vivante, ou bien s'isoler vers le fond de celle-ci, une dizaine de mètres plus loin, devant un bar adossé au mur : à cet endroit, les couples étaient en effet nettement moins nombreux et l'espace de danse plus dégagé. Une lumière bien étudiée – suffisamment forte pour faciliter rencontres et invitations, suffisamment tamisée pour garantir l'intimité -, un parquet et un mobilier en très bon état, une décoration donnant un sentiment de confort et de propreté, achevaient de contribuer à l'attractivité du lieu.

Pour Pedro, c'était une occasion exceptionnelle qui correspondait exactement à ce qu'il recherchait : non seulement un investissement financièrement sûr et rentable, mais aussi un lieu où il pourrait, le jour venu, développer ses activités tangueras. Dans l'immédiat il ne voulait en effet pas avoir à assumer les contraintes d'un lourd travail de gestion. Il préférait mener pour quelques temps encore une vie semi-oisive de professeur de tango à quart-temps dans la région lémanique et participer à des masters classe de danse auprès de meilleurs maestros du 2X4 de passage en Europe ou installés sur le vieux continent. Mais, il était bien décidé également à mettre sur pieds par la suite des projets plus ambitieux dans lequel le Diam's pouvait jouer un rôle central.

Il se porta donc acquéreur du lieu, payant rubis sur l'ongle la somme à son ancien propriétaire. Il négocia avec le gérant une réduction de son loyer en échange de la concession de quelques créneaux horaires permettant d'organiser quelques cours de tango et une milonga hebdomadaire. De quoi disposer d'une première base pour développer ses activités de manière régulière tout en préparant le

moment, où, peut-être, il déciderait à l'issue du bail en cours de reprendre entièrement la gestion de l'établissement.

Les projets, en effet, bouillonnaient dans sa tête : il voulait organiser un grand festival, faire venir régulièrement des maestros pour donner des stages, proposer concerts et expositions, monter des voyages de groupe vers Buenos-Aires, et bien sûr, créer un lieu permanent qui servirait de plaque tournante à toutes ces activités. Il en avait les compétences techniques, les moyens financiers. Mais il lui manquait encore une équipe, un réseau de relations, un peu d'expérience en matière d'industrie des loisirs, et surtout le déclic qui lui permettrait de commencer à concrétiser ces rêves.

Et, tout cela, c'est Anna qui allait le lui fournir.

Lorsqu'il la rencontra, au Petit bal d'Annecy, il était rentré de Buenos Aires depuis quelques mois et venait de boucler l'achat du Diam's. Mais, malgré tous ses projets, il se contentait pour l'instant de donner quelques cours dans différents lieux de la région tout en mettant de l'ordre dans ses affaires et dans son esprit.

Il faut dire aussi qu'il n'était pas très soutenu dans ses projets par sa partenaire Hélène, avec laquelle il donnait des cours depuis des années. Celle-ci avait comme Pedro été l'une des pionnières du tango à Genève. Mais elle ne l'avait pas suivi dans le développement de sa passion dévorante pour le 2X4. Certes, elle était devenue, un fil des ans, une assez bonne danseuse. Ayant acquis une certaine expérience pédagogique, elle secondait Pedro dans ses cours avec efficacité et gentillesse. Mais fondamentalement, sa carrière professionnelle avait plus d'importance à ses yeux que le tango. Elle s'était hissée, à la force du poignet, au poste d'infirmière-chef aux HUG et envisageait de passer un concours de cadre administratif. Il lui arrivait de plus en plus souvent de refuser d'accompagner Pedro dans certains déplacements, pour des raisons professionnelles ou simplement par fatigue ou manque d'intérêt. Et elle ne l'avait rejoint à Buenos Aires que pendant un mois au cours de l'année qu'il venait d'y passer.

Pedro, de son côté, souffrait de la distance croissante qui se creusait avec Hélène. Certes, il conservait envers elle un sentiment de fidélité amicale, tissée de toutes ces années de souvenirs communs. Mais la pratique des meilleures danseuses de Buenos-Aires lui avait fait prendre conscience des limites de sa partenaire, de sa raideur, de son manque de sensibilité musicale. De plus, il manquait à cette personne honnête, droite, et fidèle quelque chose d'essentiel pour une danseuse de tango : la féminité. Sans être vraiment laide, elle ne suscitait pas, avec ses traits anguleux, sa poitrine plate et ses cheveux en chignon, de violents spasmes de désir chez les hommes qu'elle côtoyait. Elle n'accordait d'ailleurs qu'une attention très limitée à sa tenue vestimentaire et à son aspect extérieur, et il lui arrivait souvent d'animer un cours en blue-jeans et pratiquement sans maquillage. Enfin, elle ne manifestait vis-à-vis des projets grandioses de Pedro qu'un intérêt assez distant. Et, sans oser se le dire ouvertement – car c'était lui aussi un homme droit et fidèle en amitié - celui-ci pensait parfois confusément qu'une autre partenaire, plus jolie, mieux habillée, meilleure danseuse et plus enthousiaste, ferait mieux l'affaire qu'Helena pour l'aider à réaliser ses rêves.

Et justement, Anna avait très envie de prendre, au moins en partie, la place d'Helena auprès de Pedro.

Et elle avait tout à fait les moyens d'y parvenir.

Sans tout à fait connaître le détail des sentiments – d'ailleurs confus et inavoués – de Pedro vis-à-vis d'Hélène, elle s'en était fait une idée assez juste. Il lui avait confié quelques-uns de ses rêves et de ses projets. Elle avait compris qu'il ne pourrait pas compter sur Hélène pour l'aider à les réaliser. Elle avait également pris la mesure de son manque de sensualité, qui sans doute, frustrait Pedro en tant que danseur et en tant qu'homme. Elle se dit donc qu'elle avait quelques bonnes cartes à jouer pour s'infiltrer en quelque sorte dans les failles de leur relation. Ces cartes avaient trois noms : le désir, l'ambition et aussi une petite pointe de vanité.

Non seulement Anna était une jolie femme, mais ses longues années d'efforts pour apprendre à aiguïser les désirs masculins avaient porté leur fruits. Elle savait s'habiller, se maquiller, bouger et sourire. Lorsqu'elle dansait, elle savait dénuder légèrement sa cuisse à l'attention des messieurs assis autour de la piste tout en prodiguant de discrètes promesses à son partenaire par ses frôlements et ses caresses. Bref, elle était devenue une experte dans l'art d'exciter le désir des mâles, et, en plus, ce jeu constituait l'un des plus grands plaisirs de sa vie. Selon les cas et les situations, elle acceptait de se livrer tout de suite à l'impétueux désir masculin qu'elle avait su si bien déclencher, ou bien au contraire laisser languir sa victime avec cruauté, tout en continuant à alimenter son désir sans le satisfaire.

C'est cette deuxième voie qu'après une courte réflexion, elle choisit de suivre avec Pedro. Elle savait par expérience qu'un désir masculin trop vite assouvi conduit l'homme à dévaloriser rapidement son objet. Et qu'un contraire, plus on fait attendre le monsieur, plus il tombe en votre pouvoir, prêt à tout pour satisfaire son désir. Avec d'autres partenaires, Anna n'était pas gênée de céder rapidement, quitte à voir l'heureux élu s'éloigner ensuite. C'était en jeu dont elle acceptait les règles, sans en souffrir tant qu'elle n'envisageait pas de nouer une relation durable. Mais, avec Pedro, justement, c'était ce lien pérenne qu'elle voulait établir dans la danse, afin qu'il l'aide à développer encore davantage son pouvoir de séduction. Mais, pour que la relation soit durable, alors que Pedro n'avait visiblement aucune difficulté à trouver des femmes facilement consentantes parmi ses élèves, il fallait vraiment qu'il souffre et qu'il attende beaucoup avant d'arriver à ses fins avec Anna.

Celle-ci entama alors avec lui un jeu de séduction et de dérobade qui mobilisa toute sa science fraîchement acquise.

Lorsqu'elle se rendait à une milonga où elle savait que Pedro viendrait très vraisemblablement, elle se préparait avec un soin particulier, choisissant sa robe la plus seyante et son parfum le plus distingué. Puis elle s'asseyait modestement, en attendant qu'il vienne la saluer et l'inviter – ce qu'au bout de quelques semaines, il ne manqua plus jamais de faire. Une fois enlacée à lui, elle prenait comme par mégarde quelques-unes de ses postures les plus câlines, multipliant avec le bout de son sein, l'intérieur sa cuisse, le dessus de son pied, la paume de sa main et l'éclat de son regard toutes sortes de promesses qu'elle était bien décidée à ne pas tenir tout de suite. Lui, malgré l'expérience et habitude qu'il avait acquise des jolies femmes, finit par réagir comme n'importe quel autre homme exposé à ce harcèlement, c'est-à-dire en la désirant et en lui exprimant ce désir. Elle, bien sûr, laissait faire pendant toute la durée de leur abrazo, semblant ne lui opposer qu'une résistance de principe qui lui laissait entrevoir les plus grandes espérances.

Une fois leur danse terminé, il restait de plus en plus souvent à ses côtés, d'abord au cours de la milonga, puis dans un café où il l'invitait à boire un verre. Désir de l'impressionner ou besoin de se confier à elle ? Toujours est-il que la conversation finissait toujours par porter sur le grand projet de Pedro : organiser à Genève un grand festival de trois jours, centré sur la venue d'une danseuse qu'il admirait entre toutes : Milena Krebs.

Anna prenait alors un air admiratif et intéressé qui n'était d'ailleurs pas entièrement feint. Elle saluait son idée avec enthousiasme, offrait son soutien, lui prodiguait quelques conseils judicieux tirés de sa propre expérience, et lui indiquait enfin qu'elle pourrait le mettre en contact avec quelques élus de la région susceptibles de l'aider à concrétiser son projet.

Rien dans ce qu'elle disait alors n'était feint : elle était vraiment intéressée par le projet de Pedro, elle voulait vraiment l'aider, et elle en avait vraiment les moyens. Mais, en même temps elle se rendait parfaitement qu'elle acquérait sur lui, à travers ces propositions d'aide et ces conseils, un pouvoir d'une autre nature – sans doute plus durable et plus puissant – que celui de l'attraction sensuelle. Et elle savait qu'en jouant en même temps sur ces deux tableaux – en le faisant bénéficier de son impressionnant réseau de relations pour d'aider à monter son festival tout suscitant chez lui un désir inassouvi - elle aurait bientôt partie gagnée.

- *Mon gros problème, c'est pour la salle. J'ai besoin d'un lieu confortable de plus de 500 places. Mais je ne connais pas très bien ce milieu.*
- *Si tu veux, je peux te faire rencontrer le maire pour que tu lui présentes ton projet.*
- *Tu penses que ça peut aider ?*
- *Bien sûr, ils consacrent des budgets énormes à la culture dans cette ville. Et les événements latinos, c'est tout à fait dans l'esprit du temps.*
- *Ce n'est pas tellement d'argent que j'ai besoin, mais d'être mieux introduit dans le milieu du spectacle...*
- *Si tu as l'appui de la ville, ça légitimera ton projet. Toutes les plus belles salles de la ville te seront immédiatement ouvertes.*
- *C'est vraiment gentil, je te remercie, tu m'aides beaucoup.*
- *Ce n'est rien, demain j'appelle le maire et je te tiens au courant pour le rendez-vous.*
- *Tu veux que je te raccompagne chez toi pour monter prendre un verre ?*
- *Non, ce n'est pas la peine, je vais prendre un taxi. Et puis demain, j'ai une journée très chargée, il ne faut pas que je me couche tard.*

- *Ah, bon, c'est dommage, mais alors quand est-ce qu'on se revoit ? J'aimerais bien passer un moment un peu seul avec toi.*

La vérité c'est que Pedro était ferré. Placé par Anna dans l'attente frustrante de faveurs sexuelles constamment promises et constamment refusées, sentant aussi qu'il disposait en elle d'une puissante alliée, il en devenait de plus en plus dépendant, par le corps comme par la pensée. Cette cristallisation psychologique avait un autre nom, plus courant : il était en train de devenir amoureux d'elle.

Anna était aussi attirée par lui, mais d'une manière plus utilitariste : ce qu'elle voulait, c'était devenir l'une de ses partenaires de danse privilégiées, afin qu'il lui permette de mettre en valeur sa féminité et l'aide ainsi à accroître son emprise sensuelle sur les hommes. Elle n'avait d'ailleurs même pas besoin d'être sa seule partenaire, encore moins de devenir sa maîtresse attirée. Tout ce qu'elle voulait, c'est qu'il la fasse souvent danser, pour la faire désirer des autres hommes.

Hélène s'était parfaitement aperçue de l'opération de séduction lancée par Anna sur son partenaire. Elle tenta de l'évincer, alors même que sa rivale n'en n'était pas vraiment une et aurait tout à fait accepté un partage à l'avantage d'Hélène. Mais, au lieu de prendre philosophiquement le parti d'un compromis possible, elle se cabra et chercha, bêtement, l'affrontement. Or, face à une Anna plus jeune, plus séduisante, plus habile, et surtout plus capable qu'elle d'aider Pedro dans ses projets, elle ne faisait vraiment pas le poids.

- *Qui c'est, cette fille après qui tu cours ?*

- *C'est une économiste. Elle travaille aux World Economic Forum.*

- *Ben, vu comme elle est habillée, je l'aurai plutôt prise pour une pute. Et puis, elle danse comme un pied.*

- *Non, elle est charmante, je t'assure. Et puis, elle peut m'aider pour le festival.*

- *Ah, toi et tes histoires de festival. ! Tu ne penses qu'à ça vraiment, ça te tourne la tête cette histoire.*

- *Mais tu sais bien que c'est important pour moi.*

- *En attendant, je ne veux plus te voir tourner autour de cette fille en ma présence, d'accord ?*

- *Mais j'ai besoin d'elle. Elle veut me faire rencontrer le maire de Genève pour avoir une salle.*

- *Tu vois pas qu'elle te manipule, cette petite salope ? Si tu n'arrêtes pas de danser avec elle, c'est moi qui irai lui dire d'arrêter de tourner autour de toi.*

Pedro avait d'abord ressenti une gêne coupable vis-à-vis d'Hélène, et fut quelques temps prêt à toutes les concessions verbales pour apaiser sa colère. Puis il avait commencé à être agacé par ses constantes jérémiades de femme jalouse, ses sautes d'humeur, ses paroles trop vives ou déplacées en présence d'élèves ou de collègues. Mais maintenant, ses menaces le rendaient carrément furieux : avec sa

jalousie et ses ultimatums, elle pouvait détruire dans l'œuf le précieux appui que représentait Anna pour ses projets. Et puis, qui était-elle pour prétendre régir sa vie ? Une petite infirmière sans charisme, sans talent, sans relations ? Petit à petit, d'aigreurs en disputes, de crise de jalousie en reproches mutuels, de mauvaise humeur silencieuse en petits scandales publics, leurs rapports se dégradèrent, au point que Pedro n'avait plus qu'une envie : mettre fin à cette relation.

- *Qu'est-ce que tu avais besoin de me reprocher de draguer cette fille devant René ?*
- *Ben, tu n'avais qu'à pas aller danser avec elle devant moi.*
- *Il faut bien que je développe mes relations dans les milieux de la politique culturelle pour pouvoir organiser mon festival.*
- *Tes relations, mon œil !! Ca se voit comme le nez au milieu de la figure que t'as envie de coucher avec elle !!*
- *Pas une raison pour faire un esclandre public !! Ca nous rend ridicule tous les deux...*
- *Un jour, je m'en irai. Comme ca tu pourras faire ce que tu veux avec elle.*

Et effectivement, c'est Hélène qui partit la première. Elle téléphona un matin à Pedro pour lui dire qu'elle ne viendrait pas l'assister à son cours de Carouge l'après-midi. Ni les jours suivants. Et que d'ailleurs elle ne mettrait plus jamais les pieds dans une milonga. Projet qu'elle mit à exécution, disparaissant du jour au lendemain de l'univers du tango argentin.

Ce genre de rupture brutale, chez des personnes qui avaient jusque-là montré les signes apparents d'une passion inaltérable, est plus fréquent qu'on ne le pense. On s'enthousiasme pour le tango, on se fixe des objectifs ambitieux, on y investit beaucoup de son temps et de son énergie, on se consacre de manière quasiment obsessionnelle à l'amélioration de sa technique de danse...Mais les frustrations et les lassitudes secrètes s'accumulent silencieusement. Sans oser se l'avouer, on prend peu à peu conscience que les buts que l'on s'est fixés sont hors d'atteinte. Et puis un beau jour, à l'occasion d'un incident apparemment mineur, la coupe déborde, le voile des illusions se déchire, et l'on arrête subitement tout, pendant des années, parfois pour toujours....

La disparition d'Hélène laissait le champ libre à Pedro dans ses tentatives de conquête d'Anna. Il lui téléphona immédiatement :

- *Hélène ne peut pas venir à mon cours de cet après-midi. Est-ce que tu peux la remplacer ?*
- *Mais je n'ai jamais donné de cours de tango. Je ne sais pas comment faire.*
- *Viens une heure avant, je t'expliquerai. Et puis on préparera une petite choré pour la montrer aux élèves. Mets ta jupe rouge fendue, elle est très jolie.*
- *Bon, d'accord.*

Anna était ravie. Pedro venait de lui offrir, comme sur un plateau, le rôle de partenaire de danse auquel elle aspirait.

Dans les semaines qui suivirent, elle l'aidera aussi de manière décisive à monter son festival. La rencontre avec le maire de Genève, en effet, ne déboucha pas seulement sur la promesse d'une substantielle subvention, mais aussi sur un soutien actif dans la recherche d'une belle salle de spectacle.

Trois mois plus tard, on put lire dans la page « spectacle » de la Tribune de Genève, l'annonce d'un grand spectacle de tango au théâtre de Carouge, « Historia de un amor », mis en scène par la célèbre chorégraphe Milena Krebs. Celui-ci devait être interprété, pendant plusieurs jours consécutifs la fin du mois de novembre, par une troupe de 8 danseurs, accompagnés par l'orchestre « El Arranque », venus tout droit de Buenos-Aires pour l'occasion.

Ce spectacle n'était d'ailleurs que la pièce maîtresse d'un programme beaucoup plus large, qui pendant 8 jours allait faire vivre Genève au rythme du tango. Des cours allaient être donnés tous les jours par les membres de la troupe. Tous les soirs, des milongas seraient organisées au Diam's, transformé pour l'occasion en temple du tango genevois. Des conférences, des projections de films, des dédicaces d'ouvrages étaient également prévus au centre culturel du Grütli, sur la place de Plainpalais.

L'annonce était accompagnée d'une petite interview de Pedro.

- *Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'organiser ce festival ?*
- *Le tango est une grande culture populaire, encore trop ignorée en Suisse. Lors de mes séjours à Buenos-Aires, j'ai pu me familiariser avec cette magnifique forme d'expression et je voudrais en faire profiter le public genevois.*
- *Qu'est-ce que le tango peut lui apporter ?*
- *C'est simple. Danser, être heureux, rencontrer des gens. Découvrir la grande culture latino en donnant du plaisir à son corps. Ecouter de la belle musique et des beaux poèmes en apprenant à exprimer ses émotions par la danse.*
- *C'est difficile d'apprendre à danser le tango ?*
- *Je ne dirai pas que c'est simple. Il faut apprendre à maîtriser l'espace, à écouter la musique, à dialoguer corporellement avec sa partenaire, à contrôler son propre corps, sa rythmique, son équilibre. Mais c'est à la portée de n'importe quelle personne en bonne santé qui est vraiment décidé à bien danser. Et après, on en retire tant de joie et de bonheur. D'ailleurs, j'invite tous ceux qui seraient intéressés à participer aux cours d'initiation gratuits que nous organiserons tous les jours, pendant la semaine du festival, au night-club « le Diam's, rue du Rhône.*
- *Pourquoi aller voir le spectacle « Historia de un amor » ?*

- *Ce spectacle réunit une quinzaine d'artistes de grand talent, porteurs du fantastique renouveau que connaît actuellement le Tango argentin. Alors qu'on croyait qu'il était quasiment à l'agonie il y a 20 ans, toute une génération de jeunes musiciens et de danseurs sont soudainement apparus pour devenir les acteurs d'une résurrection miraculeuse. Et la chorégraphe du spectacle, Miléna Krebs, est justement l'un des grands précurseurs de cette résurrection. Issue de la danse contemporaine elle a été l'une des premières de sa génération, à la fin des années 1980, à redécouvrir l'immense potentiel esthétique et expressif de cette danse. Avec sa compagnie « Tango querido », elle redonné vie au tango populaire que l'on croyait moribond et en a fait un magnifique objet d'expression scénique. Beaucoup de danseurs de la jeune génération actuelle, ceux qui sont en train de lancer le tango à la conquête du monde, se considèrent comme ses disciples.*

- *Est-ce que cela a été difficile pour vous de monter ce festival ?*

- *Vous pensez bien qu'une opération de cette ampleur n'est pas facile à monter. D'autant que cela n'est pas mon métier : avant de me passionner pour le tango, je vendais des ordinateurs !!! Mais je voulais absolument le faire, pour faire connaître cette culture en Suisse. Et puis, j'ai trouvé sur mon chemin des gens qui m'ont fait confiance, comme ma partenaire Anna, ou comme la mairie de Genève qui a cru à mon projet et l'a soutenu.*

Le festival fut un grand succès. Pendant une semaine, Genève vibra au rythme du 2X4. *Historia de un amor* afficha complet presque tous les soirs. La presse, la radio, la télévision se firent l'écho du festival à travers de nombreux articles et reportages à la tonalité enthousiaste. Des dizaines de vocations naquirent chez les spectateurs et chez les danseurs débutants qui se pressèrent aux stages d'initiation.

Le soir de la dernière milonga, Pedro s'écroula, épuisé, mais heureux, sur son lit. Il avait réussi son pari. Genève s'était passionnée pour le 2X4. Il avait acquis ses premiers galons d'entrepreneur de spectacle et était devenu le référence' du tango sur le bord du lac Léman. Et puis, Anna avait fini par lui accorder ce qu'il lui mendiait depuis des mois...

Et, lui, sans même le savoir, avait aussi accordé à Anna ce qu'elle cherchait. Il en fit sa partenaire pour ses nouvelles chorégraphies. Il l'aida à travailler sa technique, à libérer ou plutôt à mieux maîtriser l'expression de sa sensualité. Il sut, avec intelligence, mettre en valeur sa capacité à développer une danse fortement érotisée, attirant le désir des hommes et donnant aux femmes l'envie de l'imiter. Et les démonstrations de ce couple piquant, excitant et drôle contribuèrent largement à accélérer la diffusion du tango dans la région lémanique

Mais les meilleures choses ont une fin. Au bout d'un an, Anna fut nommée représentante du WEF en Asie, avec résidence à Singapour. Pedro tenta de la retenir, lui fit valoir les succès prometteurs de leur couple de danse, lui proposa une association à ses affaires, un mariage....Mais rien n'y fit. Au fond, Anna n'était pas vraiment amoureuse de Pedro. Elle n'était pas non plus passionnée du tango en tant que tel. Ce qu'elle avait aimé dans cette relation, au fond, c'était de pouvoir jouer avec sa propre image, de jouir du pouvoir sensuel qu'elle aimait exercer sur les hommes. Le tango et Pedro, dans cela, n'étaient au fond qu'un moyen de satisfaire ses fantasmes narcissiques. C'était fait maintenant, et elle pouvait retourner, l'âme sereine, à ses occupations professionnelles.

(à suivre)